

LES PROBLÈMES DE LA LUTTE CONTRE LE FASCISME

Luigi FABBRI

1927 - 1934

d'après l'ouvrage "*La Lutte humaine*" de Gaetano MANFREDONIA,

Troisième partie, 1^{ère} question,

aux *Éditions du Monde libertaire*

1994

Les textes qui suivent font partie d'une série d'articles consacrés à l'analyse des positions des différentes forces antifascistes italiennes et à l'attitude à adopter vis-à-vis du régime mussolinien, parus dans «La Lotta umana» de Paris, entre 1927 et 1928. Ils étaient signés sous le pseudonyme de Ludovico Schlösser. (NdE).

La bataille antifasciste (1)

Au plus profond de nous-mêmes, poussés par un besoin irrésistible, nous considérons le fascisme - le tyran de tout un peuple - comme notre ennemi véritable et le plus important, celui pour lequel nous ressentons la haine la plus irréductible, et que nous sommes impatients de renverser du haut de son trône de mensonges, de violences, de lâcheté et de délits.

Nous avons l'impression que toute une partie du monde de l'émigration politique et antifasciste italienne reste plutôt insensible à cette haine qui est fille d'un grand amour. Cette froideur la place, sans doute, en dehors de la réalité; de la réalité italienne bien sûr mais, d'une certaine manière, également de la réalité; de la réalité italienne bien sûr mais, d'une certaine manière, également de la réalité internationale puisque les dangers et les menaces du fascisme assument de plus en plus un caractère international.

Nous voyons ainsi les hommes politiques italiens - peu importe qu'ils soient connus ou inconnus, proches ou éloignés de nous - tous occupés à reconstruire en terre étrangère leurs chapelles, séparées les unes des autres, n'ayant même plus cette raison d'être qui commençait déjà à leur faire défaut en Italie. Et pourtant, ils se disputent, ils se divisent et se subdivisent pour des questions formelles tout en poursuivant, au fond, le même but. Quand nous assistons à tout cela, nous nous demandons si la leçon du fascisme, le fait que celui-ci puisse demeurer au pouvoir sur «*la terre des fleurs, de la musique et de la poésie*» - devenue la terre de la douleur -, a appris quelque chose à ses oublieux fils éloignés.

Il n'est pas dans notre intention de nous prononcer sur la légitimité de l'existence de tel ou tel parti. Je crois que tous ont leur raison d'être pour la bonne et simple raison que les idées des hommes sont différentes et que toute idée a le droit d'être exprimée en public. Tous les partis peuvent, donc, exercer une fonction utile à condition de ne pas empiéter les uns sur les autres. Il me semble toutefois qu'il y a, peut-être, trop de partis. Ils étaient déjà trop nombreux en Italie et ils sont devenus - permettez-moi l'expression -, en

(1) *La Lotta umana*, n°4, 19 novembre 1927.

surnombre à l'étranger, car leur importance numérique n'est pas due à des différences d'idées et la diversité de leurs programmes est plus apparente et artificielle que réelle.

Certains ont amené d'Italie tout le bagage encombrant de leurs a priori, leurs préjugés contre Untel et Untel, leurs prédilections pour les discussions sur la pointe d'une aiguille, leur amour de couper les cheveux en quatre. Pour ces individus, le fascisme et l'antifascisme existent seulement dans la mesure où ils cadrent avec leurs sympathies et leur goût pour les joutes inutiles.

Cela pourrait se comprendre et être excusé en temps normal mais, maintenant, il s'agit de quelque chose d'agaçant qui, en dépit de l'honnêteté des intentions ou de la naïveté des personnes, ressemble beaucoup à une trahison. Peut-être n'y a-t-il là rien de bien grave car ce langage n'est pas écouté et beaucoup de monde ne s'en aperçoit même pas. Mais, puisque parmi ceux qui tombent dans ce travers, il y a aussi des hommes de valeur dont il serait dommage de gaspiller l'énergie, je pense qu'il vaut la peine de les rappeler fraternellement à la réalité; à savoir la nécessité de combattre le fascisme sans se laisser distraire par des petites passions secondaires, par des questions dépourvues - ou presque - de tout intérêt.

Or si parmi eux se trouvent des esprits désintéressés, s'ils ne font pas passer leur amour propre devant l'intérêt de la cause de tout un peuple, je suis certain qu'au fond d'eux-mêmes ils me donneront raison et, tôt ou tard, mèneront des actions concrètes et plus efficaces contre le fascisme.

Il y a également d'autres personnes qui ressentent tout autant que nous et peut-être (si cela est possible) encore davantage la nécessité de combattre le fascisme; et pourtant, eux aussi s'éloignent, mais dans une autre direction, de la réalité à force de vouloir, en quelque sorte, trop s'y maintenir. Ils sont, au fond, aveuglés par la frénésie de «faire»; d'agir n'importe comment et à tout prix, pourvu que ce soit contre le fascisme ou au nom de l'antifascisme - ce qui peut paraître, mais n'est pas, la même chose.

Pour ces personnes, l'antifascisme est tout et le reste ne compte pas ou doit y être sacrifié et subordonné. Ils sont ainsi portés à se laisser leurrer par toute chimère qui se couvre de ce mot et les expose au danger d'être trompés par le premier aventurier venu qui, démagogiquement, saura utiliser l'antifascisme pour servir ses intérêts, quitte à trahir cette cause dès que cela l'arrangera.

Cela dit, même si cette tendance ne conduit pas à de tels excès, en faisant passer au second plan les valeurs et les finalités de l'idée antifasciste plutôt que les associer à la lutte pratique contre le fascisme, elle compromet tout à la fois l'avenir et l'antifascisme lui-même; elle lui rogne ses ailes et amoindrit sa portée au maximum. Et cela se comprend car ceux qui parlent toujours de faire, s'ils ne sont pas éclairés par une idée supérieure, soit ne savent pas comment s'y prendre, soit demeurent impuissants; ou alors ils ignorent si ce qu'ils peuvent entreprendre nuit réellement ou profite au fascisme.

En refusant d'avoir une boussole dans une mer en tempête, ils sont ballottés par les courants, victimes tour à tour de nouveaux et toujours trompeurs mirages. Une initiative qui laisse entrevoir un succès facile ou rapide les attire, même si ses promoteurs sont des personnes inconnues et de peu de confiance, même si les buts poursuivis ne sont pas opposés à ceux du fascisme ou peuvent servir les intérêts - inavouables - d'un autre fascisme, différent seulement en paroles du premier. Puis les désillusions arrivent, mais ils ne sont pas immunisés pour autant et ils partent en quête de nouveaux mirages, peut-être opposés aux premiers.

Par conséquent, des éléments au départ sains et pleins de bonne volonté, qui pourraient se révéler très utiles, s'agitent dans tous les sens et dispersent dans une multitude d'efforts bientôt taris quantité d'énergie; énergie qui, concentrée sur un point précis, voire sur plusieurs points simultanément mais avec assiduité, constituerait une force porteuse d'espoirs de victoire pour l'avenir.

Certains pensent qu'en mettant de côté les idées qui divisent, il soit possible d'obtenir plus facilement l'union nécessaire pour vaincre le fascisme. Mais il s'agit, dans ce cas aussi, d'une illusion; en réalité les forces les plus puissantes ne mettent guère de côté leurs idées - même si elles affirment le contraire - et utilisent la direction «unitaire» pour faire prévaloir les leurs. Tout cela débouche, tôt ou tard, sur des divisions encore plus profondes et sur des récriminations réciproques au seul avantage de l'ennemi commun.

Il est vrai que l'union fait la force, mais quand elle réunit des forces homogènes, qui peuvent agir de concert, tournées vers des finalités idéales, identiques, animées spirituellement par des tendances analogues ou proches. Mais l'union des contraires ou de forces opposées provoque le pire des affaiblissements.

Et puis, pour la collectivité, le ressort le plus fort pour l'action a toujours été - sauf quand il s'agissait d'élan passagers et subits - l'existence d'un idéal supérieur d'avenir qui soit non pas seulement négation mais affirmation en même temps d'amour et de haine, de passion et de foi. Les fois vraiment ressenties n'admettent pas de marchandages et les unions qui se fondent sur des marchandages avec sa propre foi sont stériles et peu sûres.

Des forces différentes marchant séparément contre un ennemi commun - même opposées entre elles - peuvent, si elles sont animées chacune d'un idéal fortement éprouvé, fournir un résultat plus grand que si elles étaient fondues et mélangées dans un ensemble sans un idéal unique. Elles peuvent porter davantage de coups à l'ennemi en agissant de la sorte que si elles étaient affaiblies, dans leur volonté, par les renoncements faites de mauvais gré et troublées par la crainte d'être jouées par les alliés du moment - surtout si, ici ou là, subsistent de la mésestime et de la méfiance réciproques, comme cela est presque inévitable.

En somme, la bataille antifasciste, pour être efficace, doit être conçue comme une bataille de progrès, une revendication de liberté.

Je dis cela d'une manière générale, car j'examinerais à part la particularité de l'antifascisme anarchiste et de la place qu'il peut occuper dans ce conflit désormais «*historique*» qui a partagé et partage l'Italie en deux camps ennemis; deux camps étrangers l'un à l'autre plus encore que pouvaient l'être, avant 1860, dans la Lombardie-Vénétie, les Italiens patriotes d'un côté et les occupants autrichiens de l'autre.

Ce qui est certain, c'est qu'aucune des fractions antifascistes italiennes ne pourrait sacrifier dans la lutte ses raisons d'être supérieures. Nous sommes ennemis du fascisme parce que celui-ci heurte notre dignité, notre conception de la vie, les idéaux pour lesquels nous vivons, les causes de la liberté et de la justice que nous considérons sacrées. Si tel n'était pas le cas, autant courber l'échine et accepter le fait accompli. En effet, notre lutte antifasciste deviendrait inconcevable si elle faisait abstraction du patrimoine d'idées que chacun défend.

Ces idées, d'ailleurs, bien que différentes entre elles, constituent une arme dans la lutte contre le fascisme; arme plus ou moins efficace selon les opinions de ceux qui les défendent mais toujours en mesure de pousser à des actions et à des mouvements énergiques.

De cela il s'ensuit une double conclusion. En premier lieu, la bataille antifasciste doit être placée au premier plan de toute revendication visant une liberté et une émancipation plus large, car, si l'on ne gagne pas d'abord celle-ci, toute victoire ultérieure est impossible; nous serions, par contre, assurés de toutes les défaites les plus humiliantes et désastreuses. En deuxième lieu, cette bataille, pour être engagée sérieusement et efficacement, doit se garder de la confusion des partis et des programmes; elle doit donc être menée en pleine autonomie par toutes les forces y prenant part, afin que chacune agisse en fonction des indications découlant de ses principes et non pas en vertu de compromis et de marchandages.

Certains craignent que la diversité des fronts de lutte - les divisions persistantes des partis, etc... - ne provoque des luttes intestines au seul avantage de l'ennemi commun. Cela peut effectivement se produire, mais espérer l'éviter par des unions artificielles à base de compromis serait utopique. Ce type d'accord, au contraire, après les avoir fait taire un instant, attise et avive encore davantage les désaccords et les fait éclater avec plus de violence encore.

Pour éviter le mal de la désunion, il suffit que chaque mouvement, tout en se développant librement, fasse toujours preuve de responsabilité. Si pour chaque force la préoccupation dominante est celle de la lutte antifasciste, son sens des responsabilités l'incitera à ne perdre jamais de vue l'ennemi et, lors des inévitables désaccords avec les autres forces antifascistes, elle évitera tout ce qui pourrait profiter au fascisme et transformera - si possible - ces désaccords en autant d'occasions de lui nuire.

Les Forces antifascistes italiennes (2)

Les quatre cinquièmes de la force du fascisme sont dus à sa conquête du pouvoir. Il a de son côté: la monarchie, l'armée, la grosse bourgeoisie agrarienne et une grande partie de la bourgeoisie industrielle, le

(2) *La Lotta umana*, n° 6, 22 décembre 1927.

haut clergé (avec le consentement du Vatican), les jésuites, la police. Il dispose, en outre, de ses forces distinctes: environ trente mille chemises noires armées et équipées, ses très nombreuses créatures infiltrées dans tous les rouages de l'État et de la magistrature, sa police de parti, la presse qui lui est - de gré ou de force - presque entièrement asservie, les fonctionnaires du parti et des syndicats, et, toujours en réserve, l'utilisation des violences illégales du *squadristo* (*).

A tout cela il faut ajouter - et il ne s'agit malheureusement pas de son atout le plus négligeable - la foule innombrable de ceux qui, sans opinion, se rangent toujours du côté du plus fort. C'est, en général, cette tendance à accepter le fait accompli, même chez beaucoup de ceux qui y sont intimement opposés mais qui ne veulent pas d'histoires, qui permet en définitive à n'importe quel régime, pour infâme qu'il soit, de se consolider et de se maintenir plus longtemps que prévu. Et c'est la crainte de voir ses intérêts, anciens ou nouveaux, dérangés ou remis en cause par des nouvelles secousses qui pousse aujourd'hui nombre de personnes à accepter le fascisme; c'est-à-dire ce même besoin de tranquillité qui pouvait en faire, hier, des adversaires.

Quelles sont les forces qui s'opposent à celles - qu'il ne faut pas sous-estimer - du fascisme?

Faisons abstraction des forces que l'on pourrait qualifier de «*naturelles*», indépendantes de la volonté du fascisme ou de l'antifascisme: la crise économique, une situation internationale confuse, la dégénérescence propre à tout parti au pouvoir, surtout s'il échappe à tout contrôle, le mécontentement et la mauvaise humeur inévitable des ambitions et des intérêts déçus, etc... Nous faisons référence aux forces antifascistes «*volontaires*», c'est-à-dire mues par un propos délibéré de renverser la tyrannie fasciste en bloc.

Parmi celles-ci, les plus négligeables sont celles composées de ces individus sans suivi, épaves du vieux régime conservateur monarchiste ou bien ex-fascistes en colère contre le fascisme à cause de rivalités, de jalousies et de haines personnelles. Ceux-ci sont davantage les ennemis des chefs actuels du fascisme que du fascisme en soi. Une force qui n'en est pas une, comme le prouve le fait qu'elle fait toujours moins parler d'elle; capable peut-être de ragots mais pas de lutte. Inutile d'en parler.

Il y a ensuite, parmi les oppositions possédant une certaine importance, bien que faible, la démocratie bourgeoise; démocratie que l'on peut qualifier «*d'historique*», devenue adversaire du fascisme quand ce dernier s'est révélé être absolutiste, anticonstitutionnel et antilibéral. Elle rêve encore d'une sorte de restauration antifasciste par des voies légales ou à l'aide de forces d'origine capitaliste, légitimiste et militaire. L'honnêteté et le caractère de quelques-uns de ces démocrates peuvent susciter un élan de sympathie et méritent le respect. Amendola est leur porte-drapeau. Mais leur force repose sur des personnalités individuelles, quelques écrivains, quelques hommes de lettre, quelques journalistes, quelques représentants des professions dites libérales... et tout s'arrête là. Derrière eux ils n'ont qu'une fraction de la petite bourgeoisie sans cohérence et inapte à toute activité, non seulement à cause de son nombre restreint mais plus encore à cause de son obstination à souhaiter le retour d'un passé révolu et putréfié; à savoir, celui des institutions qui, en Italie, ont capitulé honteusement et dont les masses populaires sont écœurées et ne veulent plus entendre parler.

Quelque chose d'analogue peut être dit à propos de ce qui fut le *Parti populaire et démocratique chrétien*, même si, en Italie, il y a encore, surtout dans les campagnes, de nombreux éléments qui restent opposés au régime. Leur qualité de catholiques, cependant, suffit à ôter toute énergie à une opposition déjà si docile, purement passive et faisant, en outre, très rarement parler d'elle. Et cela, non seulement parce que la religion catholique ordonne d'obéir aux autorités établies même si elles sont exécrables (*etiam discolors* (**)), mais surtout parce que le haut clergé, les jésuites, le pape appuient officiellement le fascisme; cela suffit à désarmer et à faire taire tous les catholiques ayant des velléités de résistance.

Populaires catholiques et libéraux démocratiques commettent de surcroît la grave faute de parler du fascisme comme si celui-ci avait commencé en juin 1924 avec l'assassinat de Matteotti; par conséquent, tout leur programme se limite au «*rétablissement des libertés démocratiques et parlementaires*», en oubliant que le fascisme est justement - outre le fruit de l'hégémonie de classe du capitalisme - un dérivé logique d'un demi-siècle de dégénérescence de la démocratie parlementaire. Ils oublient aussi trop facilement avoir été eux-mêmes, pendant quatre ans, les alliés et les complices du fascisme et que, sans eux, le fascisme

(*) Mouvement paramilitaire et para-étatique préfasciste chargé de combattre les mouvements d'émancipation urbains et ruraux pour le compte des possédants agraires et industriels. (Note A.M.).

(**) Littéralement: *même les étudiants*. (Note A.M.)

n'aurait pas gagné. Et c'est justement le parlementarisme démocratique et populaire, omniprésent jusqu'en 1922 - et encore puissant jusqu'à la fin de 1924 -, qui a fourni au fascisme toutes les armes et toutes les voix pour vaincre.

Or, même si les populaires et les démocrates l'ont oublié, le peuple italien se souvient de cela fort bien, ce qui entretient à leur égard un état d'esprit de méfiance qui s'ajoute et aggrave l'impression découlant de l'inanité de leur programme et de leur faible nombre. Et ici nous parlons d'impuissance en nous plaçant du seul point de vue antifasciste, en faisant totalement abstraction, pour un moment, de notre hostilité à leurs idées et à leur programme du point de vue social, politique et de classe.

Une vraie opposition, capable - activement et intelligemment menée - de renverser le fascisme, ne peut venir que de ces forces, partis et mouvements que l'on appelle traditionnellement «*subversifs*». Les autres, tout au plus, peuvent appuyer l'opposition subversive pour leur propre compte au moyen de manifestations personnelles d'intelligence, de courage, de fierté. Ces manifestations possèdent toujours une valeur morale non négligeable, mais ne sont les bienvenues, toutefois, qu'à condition qu'elles demeurent des actes individuels désintéressés, sans prétendre espérer avantager leurs programmes de reconstruction de l'ancien régime qui nous a donné les fruits que l'on sait.

Mais quelles sont ces forces, ces partis et mouvements «*subversifs*» qui pourraient mener une action antifasciste en mesure de terrasser le fascisme? Selon moi ces forces sont celles qui, en puisant leurs énergies et leurs moyens au milieu du prolétariat, au milieu du peuple qui travaille et souffre, non seulement sont hostiles au fascisme mais dépassent - plus ou moins - par leurs programmes et leurs aspirations l'état de choses d'avant le fascisme; des forces qui nient, d'une manière ou d'une autre, les institutions qui ont profité au fascisme ou dont celui-ci a su profiter; des forces enfin qui se dressent contre la monarchie et la ploutocratie, préexistantes au fascisme mais principales génitrices et raison d'être de ce dernier.

Ces forces peuvent être classées, d'après leur... éloignement des institutions constitutionnelles monarchistes, à peu près de la manière suivante: parti socialiste unitaire ou réformiste, parti républicain, parti socialiste maximaliste, parti communiste, parti anarchiste. J'utilise ici le mot «*parti*» dans un sens très large qui désigne tous les adhérents de chaque courant - y compris les personnes faisant partie de ces organisations ouvrières dont l'orientation s'accorde avec celle de leur parti - et tous les groupes et individus, qu'ils soient organisés ou non.

Ces partis sont ceux qui existaient dans la péninsule jusqu'en 1926. Comme j'ai eu l'occasion de le dire dans mon précédent article, je ne nie ni le droit à l'existence aux différents partis, ni qu'ils puissent accomplir une fonction utile dans le mouvement social; il me semble toutefois que, déjà en Italie, au moins à partir de 1922, leur composition ne convenait plus aux nécessités de la lutte politique et que leurs divisions ne correspondaient plus à des différences d'idées ou de programme, bien tranchées. Aujourd'hui, à l'étranger, le nombre de partis au sein de l'émigration apparaît encore plus excessif, superflu et donc nuisible.

Je ne distingue plus, par exemple, une véritable ligne de démarcation entre les partis républicain, socialiste-réformiste et socialiste maximaliste. Y-a-il encore quelqu'un, au sein du parti social-réformiste (unitaire), qui s'illusionne sur la possibilité de mener une politique socialiste active avec un régime monarchiste et qui donc n'estime pas nécessaire que le mouvement socialiste ait à se prononcer sur le problème institutionnel? Y-a-il encore, au sein du parti républicain, quelqu'un qui s'illusionne de pouvoir animer un mouvement populaire et à base ouvrière contre la monarchie sans attaquer le monopole capitaliste, ou bien qui ne pense pas que la révolution italienne doive avoir un caractère largement social? Je ne peux le croire, mais s'il y en a, ils sont en dehors de la réalité antifasciste en gestation; ces socialistes et ces républicains antédiluviens, même sincères, se situeraient sur le même terrain que les démocrates et les populaires dont j'ai déjà parlé et leur place serait parmi eux, condamnés à la même impuissance et à la même efficacité très limitée.

Si le parti républicain et le parti socialiste veulent redevenir des partis de masse, ils devraient se détacher de tels éléments - s'il en existe encore - sans quoi ils seront entravés dans toutes leurs activités, voués à une incapacité politique permanente, à la stagnation la plus néfaste. Sans eux, ils pourraient au moins remplir une fonction révolutionnaire sur le terrain politique. Sur le terrain social, en revanche, face aux problèmes économiques, n'oublions pas que leur réformisme est identique depuis quelques dizaines d'années déjà. Unis, ils formeraient une force démocratique, sociale et républicaine bien plus en harmonie avec les nécessités de la situation créée par le fascisme que s'ils restent séparés, avec leurs vieux penchants opportunistes habituels devenus impraticables.

Une fois renouvelés, pourquoi ne pourraient-ils pas s'unir au soi-disant parti socialiste officiel? Certes, celui-ci se qualifie de «*maximaliste*» mais, pour se démarquer des socialistes unitaires, il doit accomplir des efforts herculéens de dialectique et de casuistique, car il n'y a pas d'oppositions fondamentales entre eux. Une différence existe pourtant et ne peut être niée; pour la majorité de ses membres les plus en vue, cependant, il s'agit de nuances, d'une tournure d'esprit ou d'habitudes, et non pas d'une différence de programme véritable. Elles sont en tout cas bien moindres que celles qui existaient jadis entre ces deux tendances au sein du même parti. Aujourd'hui le problème est révolutionnaire pour tout le monde car le fascisme a détruit presque tous les motifs de conflit entre ces deux composantes du socialisme démocratique italien.

J'ai tenu ces propos il y a déjà quelque temps dans les colonnes de *Pensiero e volontà* de Rome; à l'époque *l'Avanti!* de Milan s'en offusqua mais il n'apporta pas d'arguments irréfutables contre notre thèse. Aujourd'hui, le bien-fondé de celle-ci est encore plus flagrant. Quand on annonça à l'étranger la formation de la *Concentration antifasciste*, j'ai cru que la vérité se frayait son chemin et je m'en réjouis. Mais le chemin parcouru jusqu'ici par cet organisme - ou mieux, son entêtement à ne pas bouger de ses vieilles positions - a montré que la volonté nécessaire pour se renouveler lui fait défaut. Et pourtant, jamais comme en ce moment ces trois partis n'ont été placés devant l'alternative, comme dit le dicton, «*de se renouveler ou de mourir*».

Mais revenons au parti maximaliste. Celui-ci possède, parmi les trois, les tendances socialistes et anti-monarchistes les plus affirmées; toutefois, en restant démocrate (sinon il pourrait se dire soit communiste, soit anarchiste), il est le parti le plus exposé aux contradictions. Or, pour pouvoir y mettre un terme, il devrait se séparer de ces éléments aux tendances communistes et dictatoriales les plus prononcées - et donc anti-démocratiques - qui constituent en son sein une minorité non négligeable, cause de contradictions et donc d'immobilisme. Une fois cette séparation accomplie, il y aurait encore moins de raisons pour lui de ne pas se fondre avec les deux autres formations pour constituer un seul parti socialiste, démocratique et républicain.

Peut-être certains trouveront risibles mes projets de réforme concernant des partis qui sont parmi les plus éloignés de mon anarchisme, comme si je bâtissais des châteaux en Espagne. Cela dit, si je m'en tiens aux affirmations des journaux de ces trois formations - mis à part des petites questions de personne ou des problèmes négligeables -, moi qui suis éloigné de toutes les trois, je peux, peut-être à cause justement de mon éloignement, mieux me rendre compte qu'elles parlent à peu près le même langage. Et puis, si l'on côtoie les partisans les plus effacés, les travailleurs qui suivent ces trois drapeaux, on se rend compte encore davantage de la communauté non seulement de leurs aspirations générales mais aussi de leurs desiderata particuliers et pratiques dans un sens démocratique, socialiste et républicain. Je parle, bien évidemment, des éléments effacés mais conscients qui militent dans ces partis en connaissance de cause et en acceptant consciemment leurs programmes.

Mes anticipations ne comptent guère. Et pourtant, si ces trois partis pouvaient par un effort de volonté se transformer et constituer une seule formation, leur efficacité antifasciste serait bien plus grande; ainsi, le moindre morcellement des forces prolétariennes et populaires ramènerait une plus grande confiance chez leurs partisans et éliminerait quantité de frictions qui, sans utilité aucune, gâchent et gaspillent nombre d'énergies.

Restent les deux autres mouvements: communiste et anarchiste dont nous parlerons une autre fois.

Les Communistes et l'antifascisme (3)

En passant en revue les forces antifascistes italiennes, j'ai, jusqu'ici, laissé de côté les deux autres mouvements à caractère révolutionnaire et prolétarien: le communiste et l'anarchiste, «*et pour cause*».

Aucun des deux ne peut se confondre avec les autres partis car ils sont antidémocratiques. Le premier nie complètement la liberté démocratique parce qu'il vise à la centralisation la plus autoritaire de la dictature. Le second la dépasse radicalement, et donc lui aussi la nie dans les faits. Contrairement aux autres, cependant, il nie l'État au nom, non pas d'une liberté illusoire et formelle, mais véritable, intégrale, plus sûre et égalitaire.

Le parti communiste, s'il demeure tel qu'il est, semble être promis à des résultats tangibles et immédiats dans la lutte antifasciste, car il sait exploiter les mêmes tendances malsaines du fascisme. Son action est lourde de menaces pour l'avenir de la liberté et pour la révolution, s'il réussissait à la diriger. En réalité il rend un terrible service au fascisme puisqu'il éloigne de la cause de la révolution beaucoup de personnes qui craignent, avec la victoire bolchevique, le naufrage de tout espoir de liberté. Certes, les révolutionnaires et les anarchistes en particulier ne doivent pas se laisser arrêter par cette crainte et doivent, dans tous les cas et à tout prix, hâter la venue de la révolution. Cela dit les conséquences psychologiques provoquées par la menace bolchevique sur la liberté ne sont pas moins nuisibles à la révolution et, indirectement, utiles au fascisme.

Ne parlons pas, d'ailleurs, du service direct que l'exemple de l'étouffement de toute liberté en Russie rend au fascisme, à tel point que Mussolini a pu dire que les bolcheviques russes ont été ses meilleurs maîtres. Ne parlons pas non plus de ces méthodes politiques et de discussion avec lesquelles les communistes attisent, parmi les prolétaires des différents partis, les flammes des plus furieuses discordes. Les communistes ont certainement raison quand ils dénoncent les politiciens de la démocratie et de la social-démocratie comme étant ceux qui préparent la voie à la réaction avec leur politique, tout à la fois, antirévolutionnaire et nullement réformiste. Mais, s'il n'est pas prouvé qu'eux-mêmes dans le passé ne furent pas exempts (comme tous) d'erreurs semblables, aujourd'hui ils commettent de leur côté des fautes dont profite l'ennemi commun.

Le parti communiste, puisqu'il correspond malheureusement à une mentalité autoritaire diffuse au sein du prolétariat, a certainement sa raison d'être. Il faut préciser, toutefois, qu'une partie de ses partisans le suivent pour d'autres raisons: la séduction exercée par son organisation, l'ascendant provoqué par la victoire bolchevique en Russie où ce parti a joué un rôle prédominant.

Mais malgré cela, le parti communiste italien a sa place dans la lutte antifasciste; une place non indifférente grâce à ses activités - que les autres doivent imiter -, à cause des persécutions épouvantables qu'il s'attire en Italie, grâce au nombre de ses partisans. Nous devons de toute façon en tenir compte.

Ce que nous pouvons souhaiter, et peut-être espérer, c'est de le voir changer, en tirant la leçon des événements (y compris ceux de Russie), dans un sens davantage compatible avec l'esprit de liberté, bien plus fort en Italie et dans les pays latins en général. L'adhésion des éléments communistes qui sont encore au sein du parti maximaliste pourrait, en ce sens, se révéler utile. Il est possible aussi de miser sur des scissions au sein du mouvement communiste à condition qu'elles soient le fruit d'un mûrissement d'idées et non pas motivées par des raisons moins nobles, comme cela s'est produit en Allemagne, en France et ailleurs. Ces scissions, en outre, seraient plus utiles avant la révolution plutôt qu'après, ainsi qu'il est possible de le constater en Russie.

De toute façon, l'efficacité antifasciste de l'activité communiste se trouverait décuplée si ce parti arrivait à avoir un minimum de compréhension et de tolérance envers les autres mouvements, et donc s'il traitait ceux qui combattent avec sincérité le fascisme, avec un plus grand sens de la justice. Les communistes doivent comprendre que tous les pays ne sont pas la Russie et que, dans les nôtres, une lutte ou une révolution sans respect de la liberté aura toujours trop peu de possibilités de réussir. Les communistes, enfin, au lieu de suivre passivement toutes les indications venues de Moscou, devraient s'efforcer de faire comprendre là-bas tout le mal que les épisodes liberticides et autocratiques les plus criants font à la révolution italienne.

Une mention particulière méritent ces mouvements parallèles que les communistes ont créés autour d'eux comme instruments de lutte, directe ou indirecte, contre le fascisme, ainsi que les méthodes polémiques employées par eux pour utiliser ces mouvements, afin d'obtenir une position hégémonique dans le mouvement prolétarien en général et dans le mouvement antifasciste en particulier.

Cette détermination à vouloir prévaloir à tout prix et à soumettre à la discipline de leur parti même les forces des sans-parti ou bien des éléments les plus ingénus et les moins avisés des autres mouvements, est une chose particulièrement nuisible. Elle empêche, en effet, l'établissement de rapports de relative fraternité qui, en laissant chacun se battre à l'ombre de son propre drapeau, sans besoin de déboucher sur des concentrations artificielles pourraient permettre de réaliser automatiquement une action suffisamment à l'unisson sur le terrain révolutionnaire de toutes les forces antifascistes.

Par de telles méthodes, les communistes n'ont réussi qu'à envenimer les rapports entre les différentes fractions prolétariennes italiennes et à aiguïser toutes les causes et les raisons de dissensions et de mé-

fiance réciproque. Ils ont aussi gaspillé beaucoup de bonnes idées qui, au départ et par elles-mêmes étaient excellentes: comme celle du front unique et de l'unité prolétarienne, comme l'initiative du *Secours rouge* et la tentative des groupes prolétariens antifascistes. Ces projets, dans leurs mains, se sont révélés, dès les premiers instants, être davantage des moyens pour vaincre et récupérer, au profit de leur boutique et de leur propagande sectaire, tous ces mouvements parallèles, que des instruments de lutte efficace contre le fascisme.

En disant cela je ne nie pas que les communistes luttent avec énergie contre le fascisme, en s'exposant aux risques et aux sacrifices que l'on sait, à travers les féroces et très nombreuses condamnations qu'ils se sont attirées, en Italie, de la part du tristement célèbre *Tribunal spécial* fasciste. Mettons aussi de côté les défauts intrinsèques de leur méthode, qui les expose aux plus grands risques pour des résultats pratiques minimes, et sur laquelle nous ne voulons pas intervenir, car à l'intérieur de leur mouvement ils sont les seuls juges légitimes de leur œuvre. Malheureusement, l'isolement irritant et contrariant qu'ils maintiennent autour d'eux par leur comportement sectaire limite de toute façon l'efficacité de leurs efforts. Ils arrivent ainsi carrément à refroidir, chez de nombreuses personnes, tout sentiment de solidarité dans la persécution et la douleur envers eux. Solidarité qui, à coup sûr, ne leur ferait pas défaut lorsqu'ils sont frappés, s'ils n'étaient pas les premiers à éloigner, à coups de pied et de main, tous ceux qui ne sont pas d'accord avec eux et ne sont pas disposés à les suivre les yeux fermés.

En l'absence d'adhésions larges, ils réussissent à grappiller, ici ou là, dans les divers camps, des éléments qui se disent anarchistes ou socialistes, ou autre chose. Mais ceux-ci sont au fond leurs créatures, à qui ils font jouer le rôle de sympathisants. Tel est le cas des différents «*pèlerins*» envoyés, tous frais payés et avec la leçon apprise d'avance, découvrir dans la Mecque moscovite tout ce qui faisait l'affaire du *Parti communiste*. Cet artifice, cependant, est trop mesquin et visible pour pouvoir tromper beaucoup de personnes. Les Vecchi et les Colomer ne furent et ne sont pris au sérieux par personne!

Est-il possible et probable que les communistes, dans l'intérêt de la lutte antifasciste - et même de leurs propres idées -, renoncent à toutes ces méthodes, manœuvres et artifices qui les discréditent devant quiconque n'est pas un de leurs hommes disciplinés et passifs? Est-il possible qu'ils cessent d'amoinrir d'autant l'efficacité de leur lutte antifasciste tout en nuisant à celle des autres? J'en doute beaucoup. Les communistes sont désormais trop «*parti de gouvernement*», même là où ils se battent sans répit contre les gouvernements bourgeois, pour renoncer aux armes habituelles de tous les gouvernements pour qui «*la fin justifie les moyens*».

Je ne me fais pas d'illusions sur l'efficacité de ces observations; mais les avoir formulées n'aura pas été une chose tout à fait inutile. D'ailleurs, même si elles étaient suivies, voire dépassées dans le sens que moi, anarchiste, je souhaiterais, il n'y aurait pas moins une différence énorme entre anarchisme et bolchevisme. Ces deux mouvements continueraient à avoir des voies divergentes et, donc, à se combattre. La même chose pourrait être dite en ce qui concerne le mouvement socialiste républicain. Les dissensions, cependant, présenteraient un caractère moins âpre, ce qui permettrait à tous, même désunis, d'accorder bien plus d'énergie et de temps à la lutte décisive contre le fascisme.

La Lutte anarchiste contre le fascisme (4)

L'idée anarchiste, exaltation du principe de liberté, est celle qui se présente devant le fascisme, exaltation et exaspération du principe d'autorité, comme l'antithèse la plus inconciliable et fait des anarchistes ses ennemis les plus hostiles, intransigeants et permanents.

Pour les anarchistes, donc, la lutte contre le fascisme n'est pas un fait contingent; elle ne peut se terminer que par l'anéantissement de ce dernier. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une lutte particulière, parallèle à la sienne, mais elle fait partie de la lutte anarchiste contre l'autorité et contre l'État qui en est sa manifestation la plus typique. Pour un parti qui a comme programme la destruction de l'État et l'élimination de l'autorité des rapports sociaux, combattre le parti opposé - qui veut rendre l'autorité de l'État la plus absolue et despotique possible, - c'est une question de principe. Non pas seulement une simple nécessité pratique mais quelque chose dont il ne pourrait faire abstraction sans se renier. Même si les anarchistes ignoraient les sentiments

inégalables d'horreur que soulève le fascisme; même si pour eux il n'y avait pas lieu de se révolter contre ses violences sanguinaires, d'être solidaires dans la douleur avec tout le prolétariat martyrisé ou d'éprouver du dégoût moral pour un régime de mensonges et de crimes; eh bien, les anarchistes seraient quand même les ennemis implacables autant du fascisme parti que du fascisme régime.

Se dire antifascistes est donc pour nous une sorte de pléonasme; puisqu'il suffit de se dire anarchiste pour affirmer en même temps tout ce que l'antifascisme peut dire. Et si, malgré tout, nous utilisons ce mot, il s'agit simplement d'une expression de guerre qui peut avoir sur le moment une efficacité particulière. Mais l'antifascisme est entièrement contenu dans l'anarchisme; ce dernier, d'ailleurs, le dépasse en l'intégrant dans la lutte contre toutes les formes d'autorité et d'exploitation de l'homme par l'homme.

Voilà ce qu'il fallait préciser tout d'abord pour éclaircir notre position dans la lutte, non seulement en ce qui concerne notre hostilité au fascisme - qui ne présente aucune ambiguïté, - mais aussi par rapport à tous les autres partis antifascistes. Ceux-ci, en effet, en tant qu'autoritaires et étatistes ont toujours, dans une mesure plus ou moins grande, quelque chose de commun avec l'ennemi haï, à commencer par la croyance dans la nécessité de l'État, - fut-il à titre transitoire ou bien sous des formes diverses, - en tant que régulateur des rapports sociaux et humains.

Dans mes précédents articles je me suis occupé des différentes forces antifascistes et des partis ayant survécu, qui les représentent. J'ai signalé quelle position ils occupaient dans l'antifascisme, quelle pouvait être leur valeur et j'ai donné mon avis sur des questions auxquelles ces partis, dans leur intérêt et celui de tous, se doivent d'apporter sans faute des réponses.

Il ne me semble pas, cependant, que ces partis aient bien compris les nécessités imprescriptibles de la lutte ou bien qu'ils soient disposés à se renouveler autant qu'il est indispensable et possible. Comme l'écrivait justement un de nos amis dans ces colonnes: «*Ils ont amené hors d'Italie toutes les querelles de boutique, leurs vanités et égoïsmes individuels, toute leur politique petite et mensongère, et d'autres misères encore, mais non pas une volonté inébranlable, décidée et audacieuse, prête à tout sacrifice*». Les choses étant ce qu'elles sont, pour les anarchistes ce serait une perte de temps d'essayer d'accorder leur action avec celle des autres.

Une telle action serait-elle possible ou envisageable si les choses se présentaient autrement ou bien si elles évoluaient dans le sens que nous avons indiqué? Peut-être bien. Mais, entendons-nous, cet accord ne devrait pas se faire au moyen des artifices habituels, des fronts uniques, concentrations, alliances, blocs et ainsi de suite, car ceux-ci seraient la source de nouvelles discordes et d'une confusion encore plus grande. Ils ne réussiraient qu'à mettre sur pied un parti de plus à côté de ceux qui existent déjà ou, dans la meilleure des hypothèses, à amoindrir, sur l'autel d'une entente artificielle, l'efficacité réelle et la liberté d'initiative de chacun.

Il serait toutefois possible de concevoir une libre entente au moins parmi les forces antifascistes qui nient aussi, avec le fascisme, les institutions politiques et ploutocratiques qui l'ont voulu et qui le soutiennent. Cette entente empêcherait les uns et les autres de se neutraliser réciproquement, à condition que chacun garde son entière autonomie et suive son propre chemin, avec ses propres moyens et conformément à son programme. Mais il ne sert à rien d'échafauder des hypothèses qui - au moins pour le moment - ne trouvent aucun répondant dans les faits.

Les anarchistes italiens, avant même d'être obligés de prendre si nombreux le chemin de l'exil, s'étaient bien rendus compte de cette réalité quand, dans leurs congrès, dès 1920 et 1921, ils réagirent contre l'illusion diffuse du *front unique*, à propos duquel tant d'encre a été versée. Aujourd'hui l'Italie est dans les conditions que tous connaissent et lui fait défaut même cette possibilité, qui existait jusqu'en 1922, de trouver au moins au sein du mouvement ouvrier syndical un terrain naturel, et libre des entraves des partis, pour une coopération à caractère révolutionnaire avec les éléments prolétariens non anarchistes - dont l'U.S.I. (*) fut un exemple si efficace et utile. Dans ces conditions verser davantage d'encre sur cette question nous paraît une chose parfaitement inutile.

Face à tous les autres partis et forces antifascistes, je pense que l'attitude à observer est celle qui consiste à garder de bons rapports personnels avec leurs éléments honnêtes et sincères - surtout jeunes

(*) *Unione sindacale italiana*: Confédération syndicale d'obédience anarcho-syndicaliste, comme on dit, dissoute in fine par le régime mussolinien en 1925, non-obstant le ralliement d'une partie de ses cadres à ce régime, au préalable. (Note A.M.).

et ouvriers, - mais pas de rapports de parti ou avec des partis en tant que tels; ce qu'il faut c'est: mettre en lumière leurs erreurs politiques en menant notre critique de façon à ne pas pouvoir être exploitée par l'ennemi commun; seconder et aider de façon désintéressée toute initiative antifasciste d'origine honnête qui coïncide avec nos objectifs et soit cohérente avec nos idées. Mais cela doit se faire du dehors, avec nos moyens, en gardant une pleine autonomie de mouvement, sans transactions d'aucune sorte et sous notre exclusive responsabilité, de façon à pouvoir toujours, en tout temps et en tout lieu, librement nous opposer à n'importe quelle action que nous estimerions pernicieuse à la cause commune ou qui constituerait un empêchement à nos fins de liberté.

Mais surtout, il faut compter sur nous-mêmes, comme si les autres n'existaient pas. Il faut que les anarchistes développent une action à eux, autonome; non plus seulement comme les éternels critiques de ce que les autres font ou ne font pas, mais en tant que promoteurs et réalisateurs d'un mouvement révolutionnaire et insurrectionnel à eux. Un mouvement qui soit en mesure d'embrasser dans un seul faisceau les forces anarchistes organisées à l'étranger, qui entraîne et anime la partie du prolétariat émigrée la plus portée à le suivre, qui réussisse à faire pénétrer ses activités individuelles et collectives en Italie afin que dans la péninsule on se reprenne à espérer en l'initiative anarchiste et qu'elle y provoque quelques événements décisifs. Ainsi, le jour de la revanche des forces populaires italiennes, l'anarchisme pourra représenter pour celles-ci le levain nécessaire en mesure de leur impulser son orientation libertaire et égalitaire.

Nous devons résoudre, en tant qu'anarchistes, nos problèmes d'organisation et la question des moyens d'action.

Quand je parle d'organisation, je ne fais pas référence à celle dite de «*parti*», concernant la propagande et le mouvement en général. Celle-ci a son importance et, si elle existait, pourrait accomplir une besogne non négligeable, mais ce n'est pas cela dont il s'agit. D'ailleurs, nous ne pouvons pas attendre que l'organisation générale se crée et se renforce pour mener un travail différent ou parallèle qui peut être réalisé à part, même avec un peu plus de difficultés. L'action spécifiquement antifasciste, en outre, peut être menée également avec des éléments anarchistes qui - à tort ou à raison - ne seraient pas d'accord sur l'orientation à donner au mouvement général et public de la propagande. Inversement, de nombreuses personnes excellentes pour ce dernier type de travail seraient peut-être inaptées à l'action pratique à mener sur le terrain insurrectionnel antifasciste.

Dans la lutte, bien sûr, il y a de la place pour tous, pour tous les tempéraments et les aptitudes. Mais, selon les tempéraments et les aptitudes, on pourrait envisager une division des tâches. Les uns se chargeraient de la propagande, de la préparation des esprits, de la diffusion des idées au sein des masses. Les autres se spécialiseraient dans un travail plus porté sur l'action directe; travail qui ne se discute pas dans les journaux ou les assemblées, mais qui s'élabore dans un cercle forcément plus restreint, parmi les éléments unis par une connaissance approfondie et par une large confiance réciproque. Mais le travail des uns devrait être appuyé, soutenu, par le travail des autres, surtout pour la collecte des fonds.

Une des préoccupations auxquelles il faudrait consacrer une plus grande activité est celle de la diffusion des publications antifascistes anarchistes en Italie. Celle-ci cependant ne devrait pas concerner les grands journaux ou les revues touchant un peu à toutes les questions. Ces publications sont peut-être utiles, voire nécessaires, pour le mouvement à l'étranger, là où il reste encore un brin de liberté. Mais, en Italie, elles seraient perçues comme inutiles, superflues ou bien d'importance secondaire. Il faudrait au contraire des publications avec un format et un contenu plus appropriés aux conditions intérieures italiennes, en mesure de pouvoir aisément pénétrer dans la péninsule, réanimer les consciences et susciter le nécessaire esprit de révolte. Quelques initiatives de ce type ont été tentées dans le passé et on a eu tort de les abandonner, même si elles l'ont été - peut-être - à cause d'une préparation insuffisante de la part des anarchistes. Il faudrait, également, encourager, favoriser, aider, une presse clandestine à nous en Italie.

En ce qui concerne l'action individuelle et collective - l'action proprement dite, - ce n'est pas, je le répète, un argument que l'on peut traiter dans les journaux. Et pourtant, il faut s'en inquiéter, y penser, passer à l'acte. Mais, selon moi, même en cela il ne faut pas rester dans l'attente d'un coup de chance, d'une initiative occasionnelle, pour se contenter en définitive de la première occasion venue. Dans ce domaine aussi la coordination est nécessaire afin de ne pas gaspiller des énergies inutiles qui pourraient profiter d'une manière involontaire à l'ennemi; des actions et des actes, donc, en relation avec nos principes, conformes à notre but et guidés par un sens des responsabilités et par un esprit de sacrifice éclairé, comme cela a pu déjà se produire. Bref, des tentatives qui ne soient pas simplement justifiées ou expliquées par nous, mais dont on puisse dire à tous ceux qui aspirent à la liberté et à la justice: voilà ce que nous voulions, voilà ce qui était nécessaire.

Il s'agit d'utiliser au mieux nos énergies car elles ne sont pas suffisantes pour pouvoir être dépensées en vue de résultats trop médiocres; il faut absolument qu'il y ait une continuité dans l'action, que les sacrifices soient proportionnels aux résultats et que l'on ne mette pas le feu à la maison pour allumer la pipe. Tout cela, bien évidemment, doit être accompli dans la mesure du possible, en fonction de ce qui est prévisible, sans se laisser décourager par les échecs ou par les inévitables erreurs, tout en appréciant quand même à leur juste valeur les efforts menés d'après des critères différents. La chose la plus importante, cependant, est de faire en sorte que les actions que nous voudrions projeter ou voir se réaliser puissent constituer un ressort majeur en vue d'une activité commune consciente et préparée.

Je suis sûr que si une telle volonté existait, il serait possible de trouver les moyens financiers et matériels. Mais il faut que les hommes de bonne volonté s'assemblent, se mettent d'accord, étudient les tactiques et les moyens, et commencent le travail nécessaire de réalisation.

Je n'ai exprimé ici que mes idées personnelles et il se peut que je me trompe ou que d'autres aient des idées meilleures que les miennes. Mais le problème de l'action demeure et je ne pense pas avoir mal fait de le mettre sur le tapis. Aux anarchistes de l'étudier à part et de le résoudre à leur façon, peu importe si c'est d'une autre manière que la mienne. De toute façon, ce sont les faits qui trancheront; des faits accomplis par des anarchistes ayant foi en eux-mêmes, voulant être des agents de l'histoire et non seulement des spectateurs critiques et apologétiques.
